

Lire

Lire est une jouissance. Au-delà il n'y a rien.

C'est ainsi que je me plais à aborder la lecture. Encore faut-il être convaincu de ce que peut offrir un texte, et n'opposer aucune résistance. Pas de précipitation, pas d'obligation, le temps offert est infini, je lis maintenant, je lirai tout à l'heure, plus tard, demain, toujours, le livre ne s'envolera pas et si tant est qu'il s'envole, avec mes jambes je le rattraperai.

Il y a à peine vingt cinq ans, en 1983 exactement il se trouvait une librairie à Nouméa qui refusait de mettre en vente dans sa boutique le recueil de poésie d'un auteur encore vivant et présent sur le Territoire ! J'ai eu pitié de cet homme, jeune pourtant : il portait en lui le complexe de trop nombreux insulaires. Ceux-là, ignorants de tout, sont incapables d'imaginer que du bien et du bon pouvaient exister en leur île. Et pourtant il faisait commerce du livre ! Que lisait-il ? Que vivait-il pour fermer sa boutique à ses propres frères ? Quelle peur avait-il enfouie au fond de lui et qu'il craignait de voir ressurgir à l'occasion d'une strophe ou d'un vers qui soit un trop fort écho de son âme ? Quelle tristesse ! Effroyable ville, effroyable pays où la poésie était condamnée d'entrée de jeu car, peu conforme aux canons, elle osait encore espérer une place parmi d'Académiques semblables. Ce temps est révolu, paraît-il, et pourtant il me semble que, toujours, la lecture est suspecte. « Quant à l'écriture, ne serait-elle pas subversive ? » Se dit-on par ici. Ne risque-t-elle pas d'éveiller l'imaginaire et l'interrogation ? N'est-elle pas une résonance du non-conformisme un appel à l'ailleurs ? « Ailleurs existe ». De cet ailleurs, de ce Rimbaud, qui en veut comme compagnon ? Une poignée. L'écriture, toute forme d'écriture, celle propre à chaque art, est indispensable, elle rend l'invention possible. J'espère en sa subversion, ne fut-ce que par la liberté qu'elle donne à l'imaginaire de vivre au sein de l'esprit et du cœur d'un lecteur qui croit en cette jouissance évoquée. Suspects ceux-là qui par une plongée en leurs interrogations, leurs rêves, leurs imaginations, leur intelligence du monde, leur génie créatif d'un autre monde prétendent proposer aux lecteurs une jouissance, vierge de

classification, péremptoirement qualitative, non encore estampillée d'un des quelques « drapeaux-marqueur-de-certitude-littéraire ». Suspects ces auteurs qui osent proposer aux lecteurs l'engagement et le risque d'un parcours le long de chemins non balisés ! Suspects donc ceux qui prennent le risque de cheminer quelque temps avec ces écrivains !

Qui n'a pas senti son souffle le fuir au moment de tourner une page ou d'aller à la ligne ne peut comprendre de quelle jouissance il s'agit ! Etre en cet instant et en ce lieu, pour soi, simultanément être au contact de l'autre, le personnage, l'auteur, la phrase, le mot, le Monde. En fait de jouissance il n'en est qu'Une et Elle est bonheur et toute raison d'être vivant. Qui n'a pas hésité une heure entière, des heures durant sinon des jours, avant de prendre le livre convoité, de s'y jeter hors du temps en volant minutes et heures au monde du dehors alors que dès la lecture commencée il n'existe plus de viable que le monde du dedans. Sentir en ces instants que tout est possible, l'Univers est disponible, constructible en une architecture à chaque fois unique, imprévisible, surprenante. Celui-là qui ignore cette hésitation et cette plongée dans l'inconnu excitant, ignore, hélas, encore, que la vie peut être autre, son horizon ouvert et disponible. Celui et celle qui jamais n'ont donné leur chance aux noms inconnus, aux titres jamais entendus sur les ondes, ni lus et reproduits dans les colonnes par les Doctes Connaisseurs, font fausse route. Qui n'a pas senti tout son corps trembler à l'évocation par un ami, du prochain livre à découvrir de cet auteur admiré et qu'on a du mal à croire réel tant ses phrases sont légères et souples quant bien même elles s'étendent sur une demi page. Celui-là qui ignore ce dont je parle parce qu'il n'a jamais tenu dans ses mains l'Univers, eh bien, tant mieux pour lui... et tant pis pour lui. L'ignorance de la jouissance peut rendre la vie plus tranquille, mais diable, quel manque ! L'absence de risque donne l'illusion de stabilité, de durée et de l'équilibre. En fait d'équilibre c'est de stagnation dont il s'agit. L'équilibre véritable n'est que le très bref instant entre deux déséquilibres. Répété, cela donne une marche.

La prise de risque est indispensable à qui veut découvrir. Pourquoi découvrir? Pour rien en particulier. Pas de raisons. Alors ? Alors, le simple fait de poser la question disqualifie l'interlocuteur. Il ne comprendrait pas, il

ne sentirait pas de quoi il s'agit, les mots lui seraient inconnus, le langage même, dont il faut user pour aborder le pourquoi de la découverte, lui serait inintelligible. Poser la question c'est être privé du doute alors que le doute laisse entrevoir, confusément, qu'une autre chose est là, pas si loin qu'elle ne pourrait être atteinte, qu'elle ne pourrait être « dé-couverte ». Il en va de la lecture comme de la vie, de l'amour et de l'amitié, il reste tant à espérer de notre court passage sur Terre, tant à éveiller dans notre corps qui est tout autant âme et esprit. Cette totale incertitude, juxtaposée à la certitude que dans l'art réside la réponse à tous les pourquoi et tous les doutes, est une jouissance. Au-delà il n'est rien qui puisse nous transporter dans les marges du temps immédiat, et pourtant les certitudes de l'art et de la lecture sont impermanentes. Mais dans cette impermanence même réside l'éternité. Elle inscrit définitivement en nous une étincelle de joie par-delà la conscience.

Lire reste l'une des ultimes jouissances lorsque qu'il s'agit de liberté. Depuis des millénaires, depuis que son instinct grégaire lui interdit toute autre imaginaire, l'homme n'a fait que perfectionner l'esclavage ! Enchaîné à son développement, à son accroissement, à son expansion, rien d'autre qu'une vie programmée n'a jamais été inventée.

Il est arrivé aujourd'hui à un perfectionnement extrême dans cette exploitation de lui-même. Car à ce stade de raffinement du XXIème siècle, on ne peut plus exclusivement parler de « l'exploitation de l'homme par l'homme ». Même si l'exploitation procure toujours et encore une jouissance perverse à un groupe minuscule d'individus, lesquels ont peut-être (ou peut-être pas) conscience qu'ils vivent autant l'esclavage que le plus commun de leurs semblables. Alors dans ces moments de doute, l'écriture, l'art dans sa totalité, la philosophie, la religion et la métaphysique, me semblent n'être que des dérivatifs, au service de l'asservissement, inventés parce qu'indispensables, pour que la vie, telle que devenue, soit tout simplement supportable. Dans son inconscience, l'homme n'a fait que développer sa propre condition d'esclave, inventant cent formes de gouvernements, cent formes d'économies, inventant mille formes de divertissements, milles formes d'illusions, pour que toujours demeure, comme s'il était incapable d'inventer une autre existence, l'esclavage. Je crois que la poésie, la littérature comme

tous les arts, bien que participant à notre piètre condition, peuvent dans des instants miraculeux nous créer différents. Il est possible alors d'entrevoir ce qu'il en aurait été de vivre autrement.

Petite, éphémère, désespérante consolation de croire qu'en la lecture et l'écriture réside malgré tout un éclair de conscience et de joie !

Nicolas Kurtovitch

Août 2007